

MON DÎNER AVEC JACQUES

David Hayman

Traduit par Marie-Claude Thomas

Un heureux hasard (*serendipity*) a joué pour beaucoup dans ma seule et unique rencontre avec le maître vieillissant¹. Ce fut le matin du *Bloomsday*, le 16 juin 1975, à l'occasion de son discours devant une salle comble, la désormais célèbre conférence d'ouverture du Symposium Joyce de Paris, un des rares Symposium Joyce auquel j'ai assisté avec plaisir. Tout commença dans le lieu de cette conférence, un grand amphithéâtre de la Sorbonne qui donne sur la rue des Écoles.

Avant de continuer, un retour en arrière personnel est sans doute nécessaire. Mon épouse et moi-même avons passé l'automne et l'hiver 1973 à Paris où j'enseignais à Paris VIII (Vincennes), cette pièce rapportée née de la dissolution et de la reconfiguration de l'Université de Paris. Encore pleine de l'esprit de libération post 68, la scène du Paris littéraire et culturel était ouverte comme jamais. Du coup, un quasi étranger pouvait approcher certains personnages illustres. Parmi ceux, nombreux, que je contactai et qui devinrent des amis, il y eut Philippe Sollers et Julia Kristeva. Je ne donnerai pas plus de détails ici, c'est une autre histoire qui vaudrait d'être racontée. *Tel Quel* et le maoïsme étaient à leur apogée, mais l'ardeur révolutionnaire s'essouffait. Sollers venait juste de publier ce que je pense encore être le meilleur de ses romans, *H*, brillant script de ses flux et reflux².

Cette année-là, je commençai avec lui ce qui allait devenir une suite d'entretiens pour lesquels j'utilisai ses romans comme point focal. Si j'en fais mention, c'est uniquement parce que Sollers est pour beaucoup dans ce qui m'est arrivé en 1975. À cette époque-là aussi, j'ai assisté à une séance du célèbre séminaire de Lacan à la Faculté de Droit, espèce d'événement du Tout-Paris qui avait lieu devant une foule de gens de lettres (y compris les camps rivaux *Tel Quel* de Sollers et *Change* de Jean-Pierre Faye) et, bien entendu, de psychanalystes. Je me souviens vaguement que Stuart Schneiderman m'avait parlé le premier de ce séminaire. L'amphithéâtre était si long et étroit que des haut-parleurs avaient dû être accrochés le long des murs pour que les personnes au

¹ David Hayman, « *My dinner with Jacques* », *Review Lacanian Ink*, New York, 1997, n° 11 (la seule note de D. Hayman (note 4) est précédée d'un astérisque). La formulation du titre donne le *la* de ce témoignage. Le texte de D. Hayman est cité par Jorge Baños Orellana dans *L'écritoire de Lacan*, Paris, Epel, 2002, pages 159, 200 et 207. Je remercie Jorge Baños d'avoir partagé ce *dinner*.

² Philippe Sollers, *H*, Paris, Seuil, 1973 ; dans un entretien avec Jacques Henric, *Art Press* n°3, Sollers disant de *H* : « brisant et relançant toute matrice de langue possible ».

fond puissent entendre. Ces haut-parleurs formaient des guirlandes avec les fils des magnétophones appartenant aux disciples passionnés qui, à intervalles réguliers, devaient se lever pour changer les bandes. Je ne me souviens pas de ce qui a été dit, mais je me rappelle que Lacan n'était guère un orateur théâtral et qu'il faisait des pauses pour dessiner les schémas de ses fameux nœuds au tableau noir.

L'événement de 1975 fut radicalement différent, même si quelques-unes des mêmes personnes se trouvaient dans l'assistance avec, très probablement, les mêmes magnétophones. Ce fut bien sûr un coup réussi d'avoir, en ouverture, une conférence de Lacan sur Joyce. Le symposium, exceptionnellement bien organisé, se trouva être un événement culturel majeur rassemblant une collection de groupes parisiens en rivalité et ouvrant la communauté Joyce quelque peu étriquée à ce qui allait devenir des influences durables³. Bien entendu, l'organisateur principal, Jacques Aubert, était devenu un ami de Lacan et son principal pourvoyeur en matière d'études joyciennes. « Joyce le symptôme » fut manifestement plus accessible aux fidèles, même si quelques-uns d'entre eux n'avaient qu'une petite connaissance de Joyce ou de *Finnegans Wake* ; en revanche, pour la bande de joyciens, Lacan était un nom nouveau ; beaucoup d'entre eux comprenaient mal, ou pas, le français, et très peu avaient un intérêt professionnel pour la psychanalyse. J'ai bien été obligé de constater que la réaction de mes collègues joyciens américains devant la difficulté de la pensée parisienne fut en grande partie négative, si ce n'est tout à fait hostile, d'une part à cause de l'approche inhabituelle en plus de la prédominance du français et de la pensée française, d'autre part aussi à cause de la mauvaise sonorisation du bâtiment pré-Beaubourg, parasité d'échos, dans lequel les séances avaient lieu.

De mon point de vue, les débats débutèrent comme une farce et se terminèrent en une comédie. Avec tout d'un Comice agricole à la Flaubert, ils furent ouverts par un sous-secrétaire verbeux, insignifiant, un peu embrouillé, et non par une personnalité d'envergure. Lacan lui-même n'eut pas beaucoup d'égards pour les officiels et, déjà, pendant l'allocution de bienvenue plate et convenue, le maître montrait des signes d'agacement. Assis derrière moi, Philippe Sollers gloussait haut et fort. Quand, finalement, le présentateur se tourna vers lui pour annoncer son intervention, Lacan ne cacha pas le profond mécontentement qu'il laissait effectivement voir par son expression, ses gestes et par de vigoureux soupirs. Mais, alors que Lacan se levait pour prendre la parole, le sous-secrétaire se rappela qu'il était censé introduire non pas celui qui allait donner le ton, mais l'amie et soutien de Joyce, Maria Jolas. Elle devait nous accueillir de la part

³ Voir, par exemple et en français, la portée de l'enseignement de Lacan dans la quinzaine de références qu'y fait Jacques Aubert pour l'« Introduction générale » à James Joyce, *Œuvres*, tomes 1 et 2, Paris, Gallimard, La pléiade, 1982 et 1995. En 2013, dans la « Préface » à la nouvelle traduction d'*Ulysse* (Gallimard/Folio), s'il n'y a qu'une seule référence explicite à Lacan, sa présence n'en est pas moins lisible.

des organisateurs et faire ainsi les honneurs. L'impatience de Lacan parut sans limites, et j'entendais Sollers glousser de plus en plus distinctement. Madame Jolas, elle-même une présence imposante, parla calmement et sans hâte. Elle lut son discours avec le sang-froid d'une ancienne maîtresse d'école, avec une force certaine. Lacan était exaspéré. Quand elle finit, elle eut à peine besoin de se tourner vers lui qu'il était déjà à moitié levé de son siège. Son geste suivant fut le comble. Au lieu de s'avancer immédiatement vers le pupitre, il s'arrêta et, avec un comique délibéré, dans un immense mouchoir lentement tiré de sa poche, se moucha bruyamment de façon ostensible. Ce n'est qu'ensuite qu'il s'adressa à son auditoire qui ne comprenait vraiment rien pour dire en quoi il voyait le Joyce de *Finnegans Wake* comme un symptôme, et pourquoi il interrogeait sa décision d'écrire un livre tel que le *Wake*, psychanalytiquement si révélateur. (Entre parenthèses, quoique pour de mauvaises raisons, Lacan était plus en accord, sans qu'il le sache, avec son public joycien parce que nombre de mes collègues joyciens travaillaient sans ce livre, préférant des œuvres antérieures).

Après la conférence, sortant ensemble de l'amphithéâtre, Sollers et moi étions en train de parler lorsque Lacan s'avança vers nous et, sans un « Si vous permettez », entraîna Philippe un peu plus loin. Ils revinrent quelques minutes après et Sollers nous présenta. Je félicitai Lacan pour sa conférence. Il était nerveux, en était mécontent, comme, sans doute, de sa prestation publique. Mais ce n'était pas à cause de cela qu'ils revenaient. Il s'avéra qu'il était désireux de me rencontrer. « J'ai quelque chose à vous demander. Nous devons rester ensemble, quand êtes-vous libre à dîner ? » Un peu surpris et plutôt content, je répondis que j'étais libre le soir même. « Bien, Philippe, pouvez-vous l'amener ? Amenez aussi Julia ! » Nous convînmes de nous rencontrer à son appartement. Philippe téléphona à Julia qui devait connaître la chanson. Elle pria qu'on l'excuse.

Philippe et moi-même arrivâmes vers sept heures. Nous fûmes conduits au bureau de Lacan, passant devant la collection attendue d'un bric-à-brac d'antiquités éclairées dans une vitrine. Je me souviens peu de la pièce elle-même, pourtant deux choses me reviennent : à la place du divan habituel, il y avait ce que je crois être un fauteuil de coiffeur en position semi-inclinée ; et il y avait une table sur laquelle se trouvait ma *FDV of Finnegans Wake*, ouverte à un endroit de l'introduction où j'avais mis en exemple un paragraphe du Chapitre I.5 (page 114)^{4*} afin d'illustrer la manière dont Joyce s'y était pris pour intégrer dans son propre texte une description de sa méthode de correction, assimilant ainsi le travail en cours et le produit. Je me souviens

^{4*} David Hayman (ed), *A First-Draft Version of Finnegans Wake* (Austin University of Texas Press, 1963), p. 14.

[D. Hayman a participé, notamment, avec « From narrator to Arranger » à l'ouvrage *Ulysses, The Mechanics of meaning*, 1970 (révisé en 1982), The University of Wisconsin Press, Madison, pp. 88-104 ; avec « Toward a Postflaubertian Joyce » dans *Scribble 2 : Joyce et Flaubert*, Claude Jaquet et André Topia eds., Minard, 1990].

d'avoir essayé l'insolite fauteuil démesuré avant que Lacan s'y asseye. Peut-être est-ce une fausse réminiscence, mais pendant ce temps d'autres invités commençaient à arriver, Jacques Aubert et son épouse en premier. Lacan commanda des boissons, du whisky, sec pour la majorité d'entre nous. Quant aux conversations mondaines, je me souviens qu'il voulait savoir ce qu'il en était de Julia et il accepta l'excuse de Philippe ; mais je ne me souviens guère de ce qui est arrivé d'autre avant qu'il m'entraîne vers la table et pointe du doigt le passage en question de mon livre.

L'urgence de la chose, la raison de ma présence dans ce qui commençait à ressembler à une soirée mondaine était de toute évidence ce passage allégué où il voulait trouver l'un de ses mots-clés fétiches : « symptôme ». J'étais là pour combler de réassurance sa dent creuse. « Regardez-là, dit-il, est-ce que Joyce ne dit pas *symptom* ? » Le mot qu'il désignait était l'un des calembours, relativement rares, construit sur une suite de monosyllabes qui s'enfilaient ensemble en modifiant légèrement l'effet. Le passage ne venait pas des manuscrits, mais de *Wake* lui-même. Regardons le mot dans son contexte : « *But by writing thithaways end to end and turning, turning and end to end hitaways writing with lines of litters slittering up and louds of latters slettering down, the old semetomyplace and jupetbackagain from tham Let Rise till Hum Lit.* » (FW 114. Je souligne). Je regardai fixement la phrase et essayai de dire quelque chose de lénifiant parce que je sentais une véritable angoisse et une sérieuse confusion qui allait avec une ignorance notable du livre de Joyce⁵ et une connaissance limitée de ce qui était dans le mien. L'image qui me vint à l'esprit, associée au récit du manuscrit de *ALP's Letter*⁶ pour défendre son mari, était suffisamment claire. Le manuscrit de la *Lettre*, comme ceux des premiers brouillons de Joyce, fut écrit dans tous les sens, en tournant, pour utiliser le maximum de papier blanc. Évidemment, Lacan pensait qu'il voyait ce qu'il voulait voir, ce qui n'était que bien venu étant donné le conseil de Joyce : « Étalez votre vernis avec ce que vous savez. » (FW 304fn3). Peut-être a-t-il suivi ce conseil un peu trop à la lettre. Je soupçonne Jacques Aubert de lui avoir donné mon livre, l'encourageant à l'utiliser moins comme un raccourci à travers *Wake* que comme une clé pour sa méthode. Cette phrase sollicite vraiment une lecture complexe et subtile, au moins une certaine réflexion un peu avertie renvoyant à d'autres passages ; le livre est conçu comme un processus, la réponse à une question qui se rapporte au

⁵ « ... I sensed genuine anxiety and confusion along with considerable ignorance about Joyce's book and only a limited awareness of what was in my own. » Cette « ignorance » n'est pas de l'avis de tous. Colette Soler affirme, certes à la fois avec prudence (« il semble »), nous faisant complices (« bien évidemment ») et sans restriction (« l'intégrale ») : « Il semble bien évidemment que Lacan ait lu l'intégrale des œuvres disponibles de Joyce, sans compter une pléiade de critiques... », « Ce que Lacan a appris de Joyce » in *L'en-je lacanien*, éditions érès, 2014, n° 23, p. 11. Plus au fait, du coup plus mesuré, Jacques Aubert raconte : « En 1975, donc, je suis allé voir Lacan pour lui demander de parler devant un parterre de joyciens de tous pays. Dès le mois de février, il se mit au travail en vue d'une intervention qui devait avoir lieu en juin : *re*-lecture des œuvres de Joyce, plongée dans les études critiques [« je m'en suis appliqué (...) une tripotée tous ces temps-ci. » dira Lacan le 16 juin]. Et puis nous en parlons un peu... » in *Joyce avec Lacan*, Paris, Navarin éditeur, 1987, p. 13.

⁶ *ALP's Letter*, Lettre d'Anna Livia Plurabelle.

lecteur/héros/rêveur de *Wake*, à la neuvième question du Chapitre I.6, laquelle, comme cette phrase, contient une référence manifeste à *Hamlet*, ce rêveur effrayé de s'endormir. Le « *Let Rise till Hum lit* » fait clairement écho à la phrase « *having plenty of time on his gouty hands and vacants of space at his sleepish feet and ashapless behind the drams of accuracy as any camelot prince of dinmurk.* » (FW 143.5-7). Naturellement, tout ceci nous entraînerait vers d'autres chemins. Mais cela peut aussi aider à montrer comment chez Joyce chaque chose est interconnectée et comment il est facile et sans intérêt de lire les mots hors de leur contexte, au service d'une idée de prédilection. Comme ces deux passages, le mot « *semetomyplace* », avec son *e* manquant, nécessite plus d'une interprétation. Tout ce que j'ai pu faire pour Lacan sous l'inspiration du moment fut de lui en donner une lecture sans détours. Le groupe « *semetomyplace and jupetbackagain* », rendait de façon tout à fait adéquate « *see me to my place and jump it back again.* » Dans ce contexte, *symptom* ou symptôme n'eut alors aucune résonance pour moi, ni maintenant d'ailleurs. Sa déception fut tout aussi palpable que l'était le hennissement de plaisir de mon méphistophélique ami Sollers. « Oh, c'est une bonne chose que je n'en ai pas parlé ce matin ! » De fait, bien que je doute que quiconque ait pu s'en rendre compte..., je ne suis pas sûr qu'il n'y ait pas fait allusion en passant⁷.

Naturellement, je n'avais aucune idée des projets de Lacan pour le reste de la soirée. En définitive, plutôt qu'un dîner dans l'appartement, nous fûmes invités à dîner dans l'endroit préféré de Lacan, sur le quai du Louvre, juste de l'autre côté de la Seine. À ce moment-là, le groupe comptait huit personnes en tout, un ami psychanalyste et sa femme (dont j'ai oublié les noms), les Aubert, Jacques Lacan et sa compagne du soir, Sollers et moi compris. Nous nous retrouvâmes assis devant un repas peu habituel. J'étais placé à côté du maître qui, fréquemment, saisissait mon bras pour me poser une question. Le garçon de restaurant apportait des hors d'œuvre en abondance : sardines, escargots, pickles, etc. Il débouchait bouteille après bouteille et versait le champagne pendant que nous parlions. Pour la première fois je voyais des personnes utiliser un bâtonnet, muni d'une spatule dentelée à un bout, destiné à dissiper les bulles du vin pétillant. Vraiment très exotique. Quant aux entrées, personne n'en prit. J'en sais quelque chose : c'était une impressionnante pyramide de bœuf qui s'opposa à toute mastication malgré mes efforts. La conversation tournait autour de la thèse de Lacan sur la paranoïa⁸, un livre que j'ai souvent consulté depuis, mais le reste est sorti de ma mémoire – sauf ceci, Sollers voulait savoir pourquoi Lacan trouvait *Finnegans Wake* aussi révélateur. Mais au moment où il posa la question,

⁷ Si Lacan fait des *puns*, des calembours avec le mot « symptôme », au cours de sa conférence (Shem/Schemptôme, ptom/p'titotom), il ne fit aucune allusion à « *semetomyplace* » ...

⁸ Jacques Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* (1932), suivi de *Premiers écrits sur la paranoïa* (1931-1933), Paris, éditions du Seuil, 1975. La thèse de Lacan venait d'être rééditée au 2^{ème} trimestre de 1975.

le maître avait déjà bien plongé dans ses coupes. Quand vint le moment de payer, mon amphitryon s'en remis à son convive, le génial psychanalyste.

Sollers trouva toute la chose amusante, surtout ma lecture du mot et mes échanges avec Lacan. Ensemble, nous regardions avec attention la marche lente du maître vers son domicile au bras de sa jeune et svelte amie. Par une étrange coïncidence, sur le chemin du retour, le long du trottoir où était garée la voiture, nous heurtâmes un homme âgé et élégant qui nous régala d'injures splendidement paranoïdes. Ce fut une longue journée.